

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers/
Couverture de couleur
- Covers damaged/
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing/
Le titre de couverture manque
- Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material/
Relié avec d'autres documents
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure
- Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.
- Additional comments:/
Commentaires supplémentaires:

- Coloured pages/
Pages de couleur
- Pages damaged/
Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached/
Pages détachées
- Showthrough/
Transparence
- Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression
- Continuous pagination/
Pagination continue
- Includes index(es)/
Comprend un (des) index
- Title on header taken from: /
Le titre de l'en-tête provient:
- Title page of issue/
Page de titre de la livraison
- Caption of issue/
Titre de départ de la livraison
- Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>									

PER

R-620

SJ

4246 Janvier 1891

~~41121~~
~~R-620~~

REVUE DU TIERS-ORDRE

ET DE LA

TERRE SAINTE

R-620

BÉNÉDICTION ET APPROBATION DE LA REVUE PAR LE
RME PÈRE GÉNÉRAL.

Rome, 12 Novembre 1890.

FÊTE DE ST-DIDACE.

Bien cher Père,

C'est avec plaisir que j'apprends la continuation de la *Revue du Tiers-Ordre* au Canada sous la direction de nos Pères. De très grand cœur j'approuve cette publication destinée à répandre de plus en plus l'esprit évangélique et séraphique dans ce religieux pays du Canada dont les enfants de St-François furent les premiers Missionnaires.

J'appelle les meilleures bénédictions du ciel sur les Rédacteurs, Abonnés et tous les Propagateurs de cette pieuse Revue qui devra chercher pardessus tout à étendre le règne et l'amour de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

A vous en particulier, cher Père, j'accorde bien affectueusement la bénédiction séraphique.

FR. LOUIS DE PARME, *Min. Général.*

PROGRAMME ET VOEUX DE BONNE ANNÉE.

Dans son dernier numéro (janvier 1890) la *Petite Revue du Tiers-Ordre de S. François* annonçait qu'elle allait se transformer en passant sous la direction des Pères du premier Ordre.

Cette transformation est un fait accompli. Le présent numéro est le premier de la *Revue du Tiers-Ordre et de la Terre-Sainte.*

C'est avec confiance que nous proposons cette Revue non-seulement aux Tertiaires de S. François d'Assise pour lesquels surtout elle est publiée, mais encore à Messieurs les Curés, aux Communautés religieuses et à tous les chrétiens désireux d'avancer dans la perfection. Voici pourquoi.

Dans son encyclique *Auspicato*, adressée le 17 septem-

bre 1882, à tous les Patriarches, Primats, Archevêques et Evêques du monde catholique, Sa Sainteté Léon XIII, après avoir retracé brièvement la vie et les œuvres de S. François d'Assise, ajoute :

“ On voit quelle source de bienfaits a découlé de ce seul homme sur la société chrétienne et civile. Mais *comme son esprit est pleinement et éminemment chrétien, et admirablement approprié à tous les lieux et à tous les temps*, personne ne saurait douter que les institutions franciscaines ne rendent de grands services à notre siècle .

“ Au milieu de tant et de si grands périls, vous comprenez parfaitement, Vénérables Frères, qu'il y a lieu d'espérer beaucoup des institutions franciscaines ramenées à leur état primitif. *Si elles florissaient, la foi, la piété et l'honnêteté des mœurs chrétiennes fleuriraient aussi.*

“ Telles sont les raisons pour lesquelles *Nous avons depuis longtemps fort à cœur que chacun, autant qu'il le pourra, se propose l'imitation de François d'Assise.*”

Les paroles si solennelles, si précises du Chef Suprême de l'Eglise justifient, croyons-nous, la liberté que nous prenons d'annoncer notre *Revue* aux membres du Clergé séculier et régulier, et par leur intermédiaire, à tous les chrétiens, fort nombreux du Canada et des Etats, qui désirent vivre d'une vie bien chrétienne.

Nous espérons trouver parmi eux bon nombre d'abonnés. Si la *Petite Revue* a été favorablement accueillie dans le passé, nous avons tout lieu de croire que sa continuation sera encore la bienvenue.

Voici notre programme.

Publier aussi complètes que possible les vies des Saints de la famille franciscaine, à commencer par celle de S. François ; faire connaître davantage N. S. Jésus-Christ ; raconter les bontés maternelles de la T. S. Vierge ; rappeler les règles d'une vie sérieusement chrétienne ; donner des nouvelles du Tiers-Ordre en Canada et ailleurs, des nouvelles de Rome, de France, de nos missions, en particulier de la Terre-Sainte ; donner des renseignements sur nos sanctuaires d'Italie, de Palestine ; publier des documents inédits sur nos anciens Pères Récollets du Canada ; enfin comme *variétés* donner les matières qui ne rentrent pas directement dans les précédentes et seront comme les épis glanés après la moisson.

S'il plaît à Dieu, notre *Revue* mensuelle joindra de la sorte l'utile à l'agréable ; nous osons espérer qu'elle trouvera, en dehors du Tiers-Ordre, beaucoup de lecteurs.

Comme par le passé, le prix de l'abonnement annuel est fixé à \$1 (une piastre).

On s'abonne chez Madame Vve Fd. Faure, rue Notre-Dame, 5585, Montréal.

Notre rédaction est absolument gratuite ; les profits que pourra produire la *Revue* seront exclusivement employés à améliorer cette publication. Mais, comme toutes les œuvres de ce monde ont besoin, pour se soutenir, de ressources humaines, lesquelles nous font complètement défaut, nous prions humblement les personnes qui nous feront l'honneur de s'abonner, d'envoyer en même temps, à l'adresse ci-dessus désignée, le prix de leur abonnement. Autrement, nous nous verrions dans l'impossibilité de les servir.

D'avance nous remercions bien cordialement toutes les personnes qui nous honoreront de leur demande d'abonnement, et nous leur disons :

Dieu vous donne une bonne année ! Oui, que 1891, par la miséricorde divine, vous enrichisse des dons célestes. Soyez bénis de Dieu pour le temporel, mais plus encore pour le spirituel. Devenez des saints, de vrais saints, formés sur ce beau modèle que vous présente le Pape, sur S. François d'Assise, une des plus belles copies du Sauveur du monde !

Des saints ! il en faut aujourd'hui plus que jamais pour glorifier Dieu, pour sauver les âmes, pour procurer la paix au monde égaré et coupable. Ah ! puisse le Seigneur vous faire marcher d'un pas alerte dans la voie de la sainteté. Nous le lui demandons, nous le lui demanderons tous les jours, pour vous, Enfants et Amis de S. François d'Assise, et nous espérons que le divin Maître entendra nos vœux, qu'il les exaucera en répandant sur chacun de vous, sur vos familles, sur tous vos intérêts du temps et de l'éternité, une bénédiction puisée au plus intime de son divin Cœur !

LA RÉDACTION.

BEAUCOUP, lorsqu'ils pèchent ou reçoivent des injures, rejettent leur faute sur leur ennemi ou le prochain.—Il ne doit pas en être ainsi. Car chacun a en son pouvoir son ennemi, je veux dire son corps par lequel il pèche. Heureux le serviteur de Dieu qui tient toujours cet ennemi captif et se garde sagement de lui ! Pendant qu'il fera cela, aucun autre ennemi nuisible ne pourra lui nuire.

—S. François d'Assise.

CHEMIN DE CROIX.

En vertu d'une précédente concession faite à notre Rme Père Général, les malades incapables de réciter 20 *Pater*, *Ave & Gloria* pour gagner à l'aide d'un crucifix les indulgences du chemin de la Croix, pouvaient se contenter de réciter un acte de contrition, ou bien le verset : *Te ergo quæsumus, tuis famulis subveni, quos pretioso sanguine redemisti* ; (en français : *Nous vous en prions, Seigneur, secourez vos serviteurs que vous avez rachetés par votre précieux sang*).

Par un bref, en date du 9 septembre 1890, Sa Sainteté a changé ces conditions. Le Pape accorde à notre nouveau Ministre Général que, durant son généralat, les malades susdits puissent gagner les indulgences du chemin de la Croix en récitant de bouche 1o. l'acte de contrition ; 2o. le verset *Te ergo*, etc., ci-dessus mentionné : 3o. En accompagnant au moins en esprit la récitation de 3 *Pater*, *Ave* et *Gloria* faite à haute voix par une autre personne.

(Acta Ordinis Minorum, Octob. 1890.)

Le Rme P. Louis de Parme, Général de tout l'Ordre des Frères Mineurs, accorde jusqu'au 30 septembre 1895, aux *Directeurs du Tiers-Ordre*, la faculté d'attacher aux crucifix les indulgences du chemin de la Croix.

DIEU a dit dans l'évangile : Aimez vos ennemis, faites du bien à ceux qui vous haïssent et priez pour vos persécuteurs, etc. Celui-là aime véritablement son ennemi qui ne se plaint pas de l'injure qui lui est faite, mais qui est enflammé par l'amour de Dieu, à la vue de la faute commise, et qui par ses œuvres montre au pécheur de l'affection.

—S. François d'Assise.

S. FRANÇOIS D'ASSISE.

Quelle figure sympathique, quelle vie admirable et attrayante que celle de ce Pauvre suscité de Dieu au XIII^e siècle pour réparer, selon le mot de Notre-Seigneur lui-même, les ruines causées dans l'Eglise par les démons ! Pour reproduire la physionomie de ce saint, peintres, sculpteurs, écrivains ont épuisé toutes les ressources de leur talent, et ils ont dû s'avouer inférieurs à leur sujet.

Oserai-je donc essayer à mon tour de fixer les traits du

Séraphin d'Assise ? Comment réussir là où tant d'artistes éminents ont succombé à la tâche ?

Sans doute il y aurait folie de ma part à tenter un tableau achevé de notre Père ; mais à côté de la toile des grands maîtres il y a le croquis du peintre ordinaire s'inspirant des auteurs qui l'ont précédé. Là se borne mon ambition. Ecrivant pour votre édification, chers Tertiaires, et non pour flatter vos oreilles, je laisserai de côté les ornements factices de la sagesse mondaine. Ne faut-il pas du reste que le style soit en rapport avec le sujet traité. Et quoi de plus simple, de moins paré des charmes de convention que S. François d'Assise ?

Mais pour bien se rendre compte de la vie, des actes, des grâces départies par Dieu à un homme, il est nécessaire de considérer cet homme dans ce que j'appellerai son cadre. Un homme, surtout un personnage important, n'est pas un être isolé ; au contraire, il est joint à mille choses qui tiennent à lui, vivent de sa vie, sont expliquées par sa vie, et, à leur manière, l'expliquent. Donc pour bien comprendre S. François d'Assise et son rôle dans l'Eglise, il faut nous reporter à l'époque où il a vécu et conséquemment jeter un coup d'œil rapide sur l'histoire de l'Eglise, en particulier au XIII^e siècle.

Vainqueur du monde par sa croix, Jésus-Christ envoya ses Apôtres à la conquête des âmes. Les Apôtres s'en allèrent prêcher partout l'Evangile, et Dieu les aidait et confirmait leur parole par des miracles.

A leur voix le monde se convertit, mais non sans avoir longtemps et fortement résisté. Les Juifs déicides s'opposèrent de toutes leur forces à la propagation de l'Evangile ; ils surent même engager dans leur haine du nom chrétien les payens qui, du reste, aveuglés, fascinés par le démon, n'étaient nullement disposés à recevoir le joug de Jésus-Christ. Pendant près de trois siècles, le Christianisme fut traqué avec une fureur vraiment diabolique ; le sang chrétien coula à flots ; onze millions de martyrs, dit-on, donnèrent leur vie pour Notre-Seigneur et pour le salut de leur âme.

Mais, disait Tertulien, " le sang des martyrs est une semence de chrétiens." Vainqueurs en apparence, les ennemis du Sauveur étaient réellement vaincus ; successivement, juifs et païens durent couber la tête devant le Fils de Dieu.

Toutefois, bien que peuplé de fidèles, le vieil empire romain, qui étendait sa domination sur la plus grande

partie de l'univers connu, ne se convertit pas. Alors, comme une nuée d'oiseaux de proie, les peuples barbares fondent sur ce monde rebelle à Jésus-Christ, et se le dépècent.

Moins mauvais que les romains, ces peuples, jeunes encore, reçurent, en se répandant sur l'Europe, la connaissance de l'Évangile et demandèrent le baptême. La France, vous le savez, crut la première en Jésus-Christ ; aussi l'Église la reconnaît-elle pour sa fille aînée.

La conversion et l'éducation des nations barbares furent une œuvre très-laborieuse. Les passions des peuples jeunes ressemblent à celles du jeune homme ; elles sont fougueuses jusqu'à la folie. Sans le secours divin, jamais la raison ni la foi n'en viendraient à bout. Le combat entre les passions de cette époque et la grâce de Dieu fut long et violent. On put croire pendant un certain temps que le monde touchait à sa fin.

Il y eut bien, en effet, au Xe siècle une sorte de fin du monde, de ce monde que Notre-Seigneur a maudit, et pour lequel il ne prie pas. Avec l'an mil, l'univers sembla renaître sous tous rapports. La vie chrétienne eut un magnifique épanouissement qui alla progressant et atteignit toute sa splendeur au XIIIe siècle.

Cependant, chers Tertiaires, dans le champ du Père de famille évangélique, c'est-à-dire dans l'Église, il n'y a pas que du bon grain ; l'ivraie s'y trouve mêlée. Elle grandit avec le blé et se fait reconnaître à certaines époques par son développement. C'est ce qui arriva au XIe siècle.

En même temps que le bien, le mal renaquit au sein de l'Europe christianisée. Comme le ver caché dans un fruit de belle apparence, le scepticisme commence à ronger la foi dans le cœur des nations chrétiennes. A n'en juger que par l'éclat extérieur, l'Église règne triomphante ; en réalité un principe mortel attaque intérieurement son empire sur les peuples. Deux siècles ne se sont pas écoulés que déjà les progrès du mal sont assez grands pour mettre l'Église en péril. La plume d'un illustre fils de N. P. S. Dominique, va nous retracer ces temps orageux :

“ Le XIIe siècle de l'ère chrétienne s'était levé sous de magnifiques auspices. La foi et l'opinion fortement unies, gouvernaient ensemble l'Occident et y formaient, d'une multitude de peuples obéissants et libres, une seule communauté.

FR. JEAN-BAPTISTE, M. OBS.
(A suivre.)

DESCRIPTION DES SANCTUAIRES SÉRAPHIQUES.

—
RÉVD PÈRE DIRECTEUR,

Je vous suis très reconnaissant de la communication du plan de la nouvelle *Revue du Tiers-Ordre* : Notre Père Saint François figurera en tête. Vous désirez faire suivre ce premier article hagiographique d'un deuxième qui donnerait la description des principaux sanctuaires de l'Ordre Séraphique, l'Alverne, Assise, etc. Mon humble concours vous est assuré : j'ai eu le bonheur de visiter à loisir la plupart de ces grands sanctuaires. J'espère que la Revue, rédigée sérieusement, avec des documents d'un grand intérêt et dont la plupart sont encore inédits sera accueillie avec sympathie et empressement par les hautes intelligences aussi bien que par les âmes simples, au Canada. Pour nous, nous travaillerons à la répandre dans nos nombreuses congrégations canadiennes aux Etats-Unis. Elle y fera un bien considérable.

Sans autre préambule, vous allez donc me permettre d'entrer en matière. Je commencerai par l'Alvernia. Le pèlerin qui prend la grande ligne de Rome à Florence quitte la voie ferrée à la petite ville d'Arezzo. C'est là que nous primes, mon compagnon de voyage et moi, l'omnibus de Bibbiena, attelé de trois petits chevaux rondelets qui nous emmenèrent à fond de train dans la direction de la sainte montagne. Nous arrêtâmes à Corsalona, à dix-huit milles environ d'Arezzo et à un mille de Bibbiena. Corsalona est un petit hospice le long du chemin, sentinelle avancée de l'Alvernia desservi par trois excellents Frères et un séculier; nous y reçûmes l'hospitalité des pèlerins : il était huit heures du soir—Départ de l'hospice, le lendemain, dimanche, à cinq heures et demie ; nous sommes ici à trois lieues environ du sommet de la montagne ; le séculier postulant nous sert de guide ; après trois quarts d'heure de marche, par des chemins de traverse, assez mauvais, nous arrivons à la jonction de la route carrossable qui de Bibbiena mène à la cime du mont : nous descendons au fond d'une petite vallée, où un des affluents de l'Arno, torrent impétueux l'hiver, maintenant tranquille ruisseau, roule en murmurant, dans un lit de cailloux, ses ondes limpides. La montée commence : nous commençons aussi, à pied, notre marche ascendante, et voici que les échos d'alentour nous apportent les douces mélodies d'un chant reli-

gieux. Nous regardons autour de nous et nous voyons s'agiter au loin, sur l'autre rive, tout un groupe d'hommes et de femmes assemblés ; ce bon petit peuple faisait en plein air sa procession traditionnelle, avant la messe paroissiale, sous la direction d'un Père de l'Alvernia, chantant un hymne à la gloire de Dieu et les *Litanies* à la louange de la *Madone* ! Ce spectacle religieux, donné par ces heureux et paisibles habitants de la vallée, à cette heure matinale, là sur le bord de ce ruisseau qui murmure, au sein de cette profonde solitude nous émeut jusqu'au fond de l'âme et se présente comme un avertissement du ciel qui semble nous dire, comme autrefois à Moïse près du buisson ardent : arrêtez, pèlerins, et depouillez ici toute pensée terrestre : *sursum corda* ; élevez vos cœurs en haut et quittez votre chaussure, car la terre que vous allez fouler est une terre travaillée par de grandes merveilles..... Cependant nous montons toujours : qu'il fait bon maintenant, âme pieuse qui lisez ces lignes, qu'il fait bon, en gravissant la mystérieuse montagne de méditer ces paroles de notre Séraphique Père : "ô homme, considère ton excellence..... Mais où est notre sujet de gloire ? dans la Croix de Jésus : nous ne pouvons donc nous glorifier que dans la Croix de Notre Seigneur Jésus-Christ, en la portant tous les jours et en souffrant avec Lui." Et cette belle page d'un éloquent écrivain : ".....et son âme était si pénétrée de la Passion de Jésus-Christ, qu'il ne pouvait plus retenir ses plaintes et ses cris lamentables. Alors, il fuyait la société des hommes : il cherchait quelque profonde solitude et il parlait avec Jésus-Christ comme s'il l'eut vu de ses yeux corporels....Quoi, mon Jésus, vous êtes en croix et je n'y suis pas ! Vous êtes l'innocence même et vous souffrez pour moi, criminel ! Fallait-il tout cela pour expier la grandeur de mes crimes ! Vois, ô mon âme, les ravages que tu as faits sur la personne de mon Sauveur. Où mon cœur trouvera-t-il assez d'amour pour répondre à cet amour ? Tantôt, parcourant la campagne, il appelait toutes les créatures à l'amour du Créateur crucifié. Oiseaux du ciel ne chantez plus, mais gémissiez..... ne faites plus de concerts qui ne soient lugubres.....Grands arbres qui portez vos têtes si haut, abaissez-vous, rompez vos branches, et vous convertissez tous en des croix pour honorer celle de Jésus-Christ.....Et vous, rochers, brisez-vous, amollissez-vous, pleurez. Et voyant ces petits filets d'eau qui, après les grands orages, coulent sur les flancs

des rochers de l'Alverne, comme des larmes sur des joues flétries, il s'arrêtait, fondant en larmes. O, mes frères les rochers, pleurons, criait-il de toutes ses forces ; et l'écho de la montagne lui renvoyait : pleurons ! Il redoublait plus fortement : pleurons ! pleurons ! Et l'écho répondait avec une triple puissance : pleurons ! pleurons ! pleurons."

FR. FRÉDÉRIC.

(A suivre.)

Voici la marque qu'un serviteur de Dieu a l'esprit divin. Le Seigneur a opéré par lui quelque bonne œuvre, et cependant ce serviteur loin d'écouter l'enflure de la chair ou de l'esprit—toujours contraire à tout bien—conserve devant ses yeux sa bassesse et se croit le moindre de tout.

—S. François d'Assise.

LE TIERS-ORDRE

DANS LE PASSÉ

I

Un nouvel historien de Notre Père St-François, M. l'abbé Le Monnier, curé de S. Ferdinand, à Paris, a consacré au Tiers-Ordre un chapitre intéressant, que nous nous faisons un plaisir d'offrir à nos Lecteurs.

“ Depuis plusieurs années François tendait à décourager bien plus qu'à favoriser l'empressement qui entraînait dans le premier Ordre. Il avait compris qu'une vie aussi haute que celle qu'il demandait aux Frères ne saurait être le fait de tout le monde. Prêchant un jour à deux lieues d'Assise, dans le petit bourg de Cannara, il émut si fortement ses auditeurs que tous, hommes, femmes, vieillards, se jetèrent à ses pieds et le conjurèrent avec larmes de les revêtir de la livrée des Mineurs. “ N'en faites rien, leur répondit-il, vous ne le pouvez ni ne le devez. D'ailleurs je m'occuperai de vous ; je chercherai et, avec la bénédiction de Dieu, je trouverai un moyen de sanctification plus à votre portée.” Il renouvela la même promesse dans d'autres occasions. “ Que devons-nous faire ? lui demandaient ses auditeurs. Nous ne pouvons pas abandonner nos femmes, disaient les maris. Nous ne pouvons pas abandonner nos maris, disaient les femmes.

Comment nous sauverons-nous ?—Demeurez comme vous êtes, répondait François, je songerai à vous, je ferai quelque chose pour vous.”

Au bout de peu de temps, son esprit inventif eut trouvé cette chose. Il créerait une nouvelle et très-vaste association d'hommes et de femmes qui, unis entre eux, et se reliant au premier Ordre, trouveraient sans sortir du monde, une partie de la force et de la paix qu'apporte la vie religieuse. Son plan avait été longuement mûri. Il en avait probablement arrêté jusqu'aux détails, lorsqu'en 1221, il vint prêcher dans la Toscane. Il trouva à Poggibonzi entre Sienne et Florence, l'homme qui lui parut fait pour devenir le type de la famille qu'il rêvait,

C'était un habitant (1) de Cagiano, nommé Luchésio, dont l'histoire est édifiante. Il s'était marié, très jeune, avec une femme selon son cœur, appelée Bonadonna (2), Il avait les traits agréables, les manières distinguées, la conversation aimable et modeste. Une ambition s'empara de lui. Quoiqu'il ne fut que commerçant, il lui sembla beau de frayer avec les nobles. Ce fut une passion, une fureur, dit son historien. Il comprit qu'il n'avait qu'un moyen de réussir : devenir riche, éblouir la contrée par sa magnificence, attirer tous les regards. Dans ce but il commença à spéculer sur les grains. Il en achetait autant qu'il pouvait, et lorsqu'il avait créé autour de lui une sorte de disette factice, il revendait avec bénéfices ce qu'il avait emmagasiné. Sa fortune s'était bientôt enflée dans ces pratiques : il touchait à une grande situation lorsqu'un changement se fit en lui. Ce changement ne fut dû à rien de bas ni même de personnel. Un jour qu'il était solitaire, il se prit à songer à la souveraineté divine, à la sagesse et à la bonté que Dieu a déployées dans la création et qu'il continue à déployer dans le gouvernement du monde, à l'ineffable mansuétude avec laquelle il supporte et reçoit les pécheurs. Ces nobles pensées l'élevèrent au-dessus de lui-même. Il ne crut pas qu'il lui fut permis de poursuivre plus longtemps une richesse destinée à périr. Après s'être concerté avec sa femme, il vendit la plus grande partie de ses biens et en distribua le prix aux pauvres. Il ne s'était réservé qu'une maison et un

(1) En France, le mot "habitant" désigne toute personne qui demeure ou habite quelque part, et non pas seulement un cultivateur.

(2) *Bonadonna* signifie en italien la même chose que *bonne femme*. *Donna* veut dire *femme*, ou *dame*.

jardin de quatre arpents qu'il entendait cultiver de ses mains. C'était la médiocrité, moins que la médiocrité après une vie opulente.

Il aggrava encore le sacrifice par une générosité qui bientôt ne sut rien se réserver. L'humble maison devint comme on dit en italien, l'*auberge des pauvres* de toute la contrée. Ceux-ci s'y rendaient par troupes, et Luchésio voulait qu'on donnât à tous, suivant leurs besoins. Un jour qu'il avait distribué tout le pain qui se trouvait dans la huche, sa femme qui, en embrassant la vertu, l'eut voulue plus modérée, eut un moment d'humeur. D'autres pauvres étant survenus, Luchésio lui avait dit tranquillement de leur donner à eux aussi un morceau de de pain. "O tête sans cervelle et affaiblie par les jeûnes ! lui répondit-elle. Et où en prendrai-je du pain, pour le leur donner ? Dans la huche, ma Bonadonna, répliqua Luchésio en jouant agréablement sur le nom de sa femme. Aie confiance, crois-moi, dans celui qui a nourri cinq mille hommes avec cinq pains et deux petits poissons." Elle ouvrit le coffre, mais sans avoir la confiance qui lui était demandée. O prodige ! la huche apparut pleine de pains jusqu'au bord. Emue et ravie, Bonadonna courut aussitôt se jeter aux pieds de son mari tout en pleurant et en riant, et, à partir de ce jour, elle n'eut plus besoin d'être contrainte aux œuvres de charité.

Ce pauvre ménage était donc prêt à toute bonne œuvre lorsque le patriarche des pauvres vint prêcher à Poggibonzi. Luchésio n'eut garde de manquer une occasion aussi favorable de rencontrer un homme de la sainteté duquel la renommée publiait tant de merveilles. Il l'alla trouver en toute hâte, en fut bien accueilli, et gagné par cet accueil, il lui ouvrit son cœur et lui demanda de lui apprendre comment sa femme et lui pourraient atteindre la perfection. Nous avons dit que Luchésio avait un extérieur qui prévenait en sa faveur. En le voyant avec cela si détaché du monde, si désireux de servir Notre-Seigneur, si tendre pour les pauvres, François ne douta pas que ce ne fut la Providence qui l'envoyait vers lui. "Précisément, lui répondit-il, je pense depuis quelque temps à fonder un troisième Ordre où les gens mariés pourront servir Dieu parfaitement. Vous pourriez être le premier à vous y enrôler." Là-dessus il lui expliqua quelle forme il entendait donner à cet Ordre. Luchésio dit qu'il regarderait comme une grâce d'être appelé à en faire partie, et Bonadonna informée de ce qui se préparait

déclara qu'elle se joindrait à son mari. Encouragé par cet heureux début, François annonça publiquement son dessein non seulement à Poggibonzi, mais encore dans toute la vallée de l'Elsa. Une foule d'hommes et de femmes, parmi lesquels on cite un certain Bruno et un autre nommé Martolèsé comme particulièrement fervents vinrent aussitôt s'offrir à lui. François les rassembla plusieurs fois à Poggibonzi, dans une petite chapelle qu'il avait reçue l'année précédente de la libéralité des Siennois et, lorsqu'il les crut suffisamment préparés, il les revêtit, en présence d'une assistance émue jusqu'aux larmes, d'un habit simple et modeste, couleur gris de cendre, assez semblable à celui que portaient les frères du premier Ordre. Ainsi fut formé le premier groupe ou, pour prendre le nom touchant que lui donna François, la première fraternité du Tiers-Ordre de la Pénitence.

(A suivre.)

RIEN ne doit déplaire au serviteur de Dieu si ce n'est le péché.—Le chrétien qui se trouble ou s'irrite autrement que pour l'amour de Dieu, à la vue du péché d'autrui, s'amasse un trésor de colère et de faute.

—S. François d'Assise.

NOUVELLES DES FRATERNITÉS.

VISITE DE LA FRATERNITÉ DE S. FERDINAND.

Parti de Montréal le 15 octobre, à 8 heures du matin, j'arrivais à midi par le Grand-Tronc, à Somerset. A la descente du train je vis venir à moi un Monsieur, jeune encore, qui m'attendait là de la part de M. le curé de St. Ferdinand. Après un modeste repas pris à la hâte, nous nous mîmes en route.

Le voyage me parut long ; les chemins étaient mauvais, le temps froid, et j'étais malade. Le bon Monsieur qui me conduisait (un frère en S. François), se montra on ne peut plus aimable. A une heureuse disposition d'esprit il joint une piété sincère, et, ce qui ne gâte rien, un des plus beaux noms qu'on puisse porter en Canada. Comme le fondateur de la vieille colonie française, il s'appelle M. de Champlain.

Avant d'arriver à S. Ferdinand, il me montra à peu de distance, les montagnés où l'on a découvert des mines d'amiante ; quelques arpents de rochers, me dit-il, aupa-

ravant sans valeur aucune, se sont vendus 40.000 piastres. Quelle bonne fortune pour ceux qui ont obtenu ces concessions du gouvernement !—Un sourire fut toute ma réponse. J'apportais, moi aussi, un trésor, trésor bien autrement précieux, bien autrement facile à exploiter : la Règle du Tiers-Ordre. Trésor envié d'un bien petit nombre d'âmes. O folie humaine ! Des rochers à bouleverser au prix de mille fatigues et dangers ne rebutent pas les chercheurs d'amiante, mais les légères mortifications de la Règle découragent ceux qui cherchent le bonheur ineffable d'un ciel éternel !

Avant d'arriver à St. Ferdinand je pus admirer le magnifique lac sur le bord duquel s'élève coquettement ce joli bourg. Il est entouré de montagnes qui semblent se mirer dans ses eaux et le protègent contre l'impétuosité des vents. C'est un des plus beaux sites que l'on puisse voir.

Nous descendons de voiture et nous allons visiter à l'église le Maître que je venais servir. De là, je passai à la cure. M. le curé était absent, il visitait les classes d'un collège florissant qui est son œuvre, tenu par les frères de S. Vincent de Paul.

Averti de mon arrivée, M. Gagné se hâta de venir me trouver. Ce bon Pasteur, d'une cinquantaine d'années, haut de taille, à la figure intelligente, énergique, austère, au regard plein d'activité, me reçoit avec empressement. Nous prenons un instant de repos et nous réglons les dispositions de la Visite. Elle commencerait le lendemain jeudi à 9 heures, et se terminerait le dimanche. Instruction le matin après la messe, et le soir à deux heures.

Le lendemain M. le curé chante la Messe ; les grands élèves du collège exécutent le chant ; les plus jeunes servent à l'autel ; les tertiaires remplissent la nef ; l'église avait l'aspect des jours de fête. Après la messe on entonne le Psaume *Confitemini Domino* qui ouvre l'exercice de la Visite : Loez le Seigneur parce qu'il est bon, et que sa miséricorde est éternelle. Bienheureux ceux qui gardent votre loi et pratiquent la justice en tout temps. Seigneur souvenez-vous avec bienveillance de votre peuple, et visitez-le pour notre salut.—Dans l'oraison je demande à Dieu, au nom des Tertiaires, de purifier dans cette Visite toutes les consciences, afin qu'à l'heure de sa grande Visite il trouve dans notre cœur une demeure convenable.

Le *Veni Creator* succède à l'oraison ; l'instruction vient ensuite ; on l'écoute avec une respectueuse sympathie.

A deux heures p. m. les chants sont exécutés par les jeunes filles du couvent qui voulaient être aussi de la fête et participer aux grâces de la Visite.

Après l'instruction, je me mets au S. Tribunal pour entendre les manquements commis contre la Règle. Vu le nombre des Tertiaires (ils sont plus de 300) et le peu de temps à ma disposition, je déclare qu'on n'est pas obligé de se présenter ; malgré cette liberté, le confessionnal est assiégé du commencement à la fin, preuve évidente de la sympathie qui attirait les Tertiaires auprès du P. Visiteur. Le lendemain j'expliquai la Règle, dont je fis ressortir toute l'utilité et tout le sérieux. Ce n'est pas une confrérie, mais un ordre religieux établi par un saint, sous l'inspiration de Dieu. Sa Règle basée sur le pur évangile, a été approuvée dans tous les temps par les Vicaires de Jésus-Christ. Quelques personnes, qui s'étaient enrôlées sans trop connaître la Règle, furent effrayées de ce sérieux. La force avec laquelle le Pape condamne les bals, les théâtres, l'excès dans les toilettes, l'intempérance, leur arrachait ce cri de certains disciples du Sauveur : ceci est bien sévère ; comment le pratiquerons nous ? Quelques-uns hésitaient ; le diable essaya, comme ailleurs, de les décourager en exagérant la portée de mes paroles. Mais Dieu y pourvut, il leur inspira de demander des explications. Je les leur donnai et les inquiétudes se calmèrent : la lutte se termina à l'avantage du bon Dieu et les Tertiaires en sortirent plus disposés à bien faire.

Le lendemain, cinquante postulants reçurent le saint habit et trois cents novices firent profession. Cette cérémonie fut solennelle, les hommes remplissaient le sanctuaire, les femmes étaient à genoux à la sainte table. Du haut des degrés de l'autel je leur posai la question prescrite par le rituel : Mes frères, que demandez-vous ?— Mon Père, répondent-ils tous, nous vous demandons à faire profession dans le T.-O. pour y servir Dieu jusqu'à la mort.—Deo Gratias, rendons grâce à Dieu ! répondis-je, avec la sainte liturgie. Ce cri n'est-il pas très légitime à la vue de la promesse que vous allez faire : En présence de Dieu, en l'honneur de l'Immaculée Vierge Marie, de notre Séraphique Père S. François, de tous les saints du ciel,—au pied du tabernacle où réside Jésus, en présence du représentant de l'Eglise et de S. François ; de tous les frères réunis, vous allez promettre d'observer, tout le temps de votre vie, la Règle du Tiers-Ordre de S. François, approuvée à six siècles d'intervalle par les Papes

Nicolas IV et Léon XIII. Que peut-on imaginer de plus grand ? C'est un contrat passé entre Dieu et sa créature en présence du ciel et de la terre ; contrat qui assure à l'heureux Tertiaire le royaume du Ciel.

Cette promesse solennelle, leur dis-je avec Léon XIII, ne vous oblige pas sous peine de péché même véniel ; vous vous liez autant que vous pouvez, pour être fideles à vos engagements, mais pas au point de nuire à vos âmes, si vous étiez infidèles. Impuissante à vous nuire, cette promesse est le principe du plus grand de tous les biens.

A leur engagement Dieu allait répondre par le sien : s'ils sont fidèles le ciel est certainement à eux. Dès lors, pouvaient-ils hésiter à s'engager ? Non ! Les frères firent donc leur profession.

Après quoi je me levai, et tout ému du rôle que je remplissais, je leur dis au milieu d'un silence profond :

—Et moi, de la part de Dieu, si vous observez ces choses, je vous promets la vie éternelle, au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit ; et ma main tremblante fit sur eux le signe de la croix.

A leur tour les Sœurs firent profession et reçurent la même promesse.

Tout le monde se leva ensuite et le *Te Deum* fut chanté par l'assistance. Pendant ce temps mon regard se portait complaisamment sur ces deux groupes de chrétiens édifiants, fiers de la parole qu'ils avaient donnée et heureux de celle qu'ils avaient reçue. Mon esprit se rappelait alors la belle définition qu'un de nos grands évêques français, Mgr Berthaut, a donnée du chrétien : " C'est un Dieu en fleur ! " j'avais devant moi deux bouquets divins composés de fleurs que les frimas du péché ne devaient pas rendre stériles. La vertu de la Règle qu'ils venaient d'embrasser devaient les garantir contre ses atteintes. Au jugement de Léon XIII, un vrai Tertiaire est un élu.

Après le chant des oraisons, je fis baiser aux nouveaux profès les pieds du crucifix, en témoignage d'amour et de pacte éternel. Plusieurs, même parmi les frères, en collant leurs lèvres sur les pieds du Sauveur avaient les yeux humides de larmes ; elles ont lavé peut-être bien des faiblesses passées ! Les anges les ont recueillies et les ont présentées à Jésus.

Le soir avait lieu l'érection canonique de la Fraternité, mise sous la protection de St-Ferdinand, Tertiaire de St-François. Les membres du Discretoire furent nommés : la visite se clôtura par les prières d'usage. Le Tiers-

Ordre comptait une famille de plus. J'ai la confiance qu'elle ne sera pas la moins fervente !

FR. FULCRAN MARIE, *M. Obs.*

CORRESPONDANCE DE ROME.

SOMMAIRE : L'Encyclique du 15 octobre.—Nouveau Définitiveur Général.—Résultat du Concours à Assise.—Les Vénérables Agathange et Cassien.—L'Office de Notre-Dame de Lourdes.—Rome et ses nouveaux maîtres.

Rome 11 novembre 1890.

L'Encyclique du 15 octobre à l'épiscopat, au clergé et au peuple italien a produit une profonde impression. Le Pape y fait toucher du doigt les nombreux dangers que la Franc-Maçonnerie fait courir à la nation italienne, et au-dessus de tous les autres, celui de perdre la foi, cette foi qui lui a été apportée par les Princes des Apôtres.

Léon XIII répète les enseignements et les exhortations contenus dans ses précédentes lettres encycliques, comme il le dit lui-même. Mais il presse plus vivement l'Italie de secouer les sectes et de se réconcilier avec le Pontife Romain qui a toujours été pour elle un vrai père et à qui elle doit ses vraies libertés et ses gloires les plus pures.

Mais cette réconciliation doit être basée sur la justice, la reconnaissance des droits de la propriété. Ainsi, « Rome, cité catholique par excellence, prédestinée de Dieu pour être le siège de son Vicaire, et pour cela même toujours stable et toujours grande à travers tant de périodes et de vicissitudes, Rome, replacée sous l'autorité pacifique et le sceptre paternel du Pontife Romain, redeviendrait ce que l'avaient faite la Providence et les siècles. »

Ce sont les propres paroles du Saint Père.

Par la mort du T. R. F. André de Greccio, il s'était fait un vide dans le Définitiveur Général.

Le T. R. P. Etienne de Castelplanio, ancien Provincial de la Province Séraphique d'Assise a été élu Définitiveur Général en remplacement du regretté défunt.

Je viens de prononcer le nom d'Assise. Les concours qui y ont eu lieu pour les chaires des Lecteurs de l'Ordre se sont passés à la satisfaction générale, car le résultat est excellent.

Le Révérendissime Père Louis de Parme qui présidait le Concours, l'a clôturé par une belle allocution latine. Il a demandé aux jeunes lecteurs d'unir la sagesse à la science pour que la science ne soit pas vaine, et à l'exemple de S. Bonaventure, de Richard de Middleton, de Jean de la Rochelle, de Duns Scot, de Roger Bacon, du B. Raymond Lulle et de tant d'autres, de mettre pour base à leur enseignement l'humilité chrétienne et franciscaine.

Il leur a recommandé la plus filiale soumission en tout au siège apostolique.

Ainsi l'école franciscaine brillera toujours par la science et la vertu des maîtres.

Le Souverain Pontife a dernièrement signé l'introduction de la cause de béatification de deux enfants de Saint François qui, par ce fait, ont droit au titre de *Vénéral*. Ce sont les VV. Agathange et Cassien, originaires du diocèse de Nantes. Ils appartenaient à l'Ordre des Frères Mineurs Capucins et remportèrent la palme du martyre dans la Mission d'Abyssinie l'an 1638. Leur mémoire est l'héritage commun de la famille Séraphique et de la France dont ils sont les fils.

Vous savez que la S. Congrégation des Rites a donné son approbation à une fête en l'honneur des apparitions de Marie Immaculée à Lourdes. Il paraît que l'Office propre va bientôt être publié. Il sera facultatif à tous les diocèses d'en obtenir l'extension.

Rome paganisée par les Franc-Maçons fait pitié à voir, car avec la dépravation est venue la misère. Tandis que le Grand Maître de la Maçonnerie italienne remplit ses poches dans des affaires véreuses, comme celle de l'achat des tabacs américains, et que le chef du Gouvernement réalise des bénéfices dont on aurait de la peine à justifier la provenance, le peuple italien voit la *hideuse* banqueroute de plus en plus menaçante pour toutes les classes de la société sans exception.

L'impiété ne désarme pas, même devant la faim, et à ceux qui mendient un morceau de pain, elle offre des sociétés de secours *prétendus* mutuels avec des titres comme celui-ci : *Cercle Jésus-Christ*. Ce blasphème en action n'a pas été empêché par la police, malgré les promesses qu'elle avait faites à ce sujet.

Le dit Cercle a tenu des réunions sous le patronage de Notre divin Maître que ces scélérats et ces fous proclament le *Grand Socialiste*.

Que ceux qui ne lisent s'unissent aux bons catholiques de Rome pour faire réparation de ce scandale.

En attendant on travaille aux élections politiques qui vont avoir lieu vers la fin de ce mois.

Le parti avancé gagnera beaucoup de sièges, ce qui, sans doute, ne consolidera pas le trône violemment installé au Quirinal.

FR. FRANÇOIS-MARIE.

P. S. Pendant que je vous écris, le Révérendissime Père Général est au Vatican et présente au Saint-Père les Supérieurs et Lecteurs de notre Collège Saint-Antoine. Les cours s'ouvrent aujourd'hui par les exercices d'une retraite. Je vous donnerai des détails dans ma prochaine correspondance

Le chrétien ne peut connaître à quel degré sont arrivées sa patience et son humilité, tant qu'on satisfait à ses volontés ou à ses besoins.— Mais que ceux qui doivent y satisfaire fassent le contraire ; alors il verra exactement ce qu'il possède de patience et d'humilité.

—S. François d'Assise.

UN COUP D'OEIL RÉTROSPECTIF

SUR NOTRE ARRIVÉE EN CANADA.

En 1880, lorsque les décrets du gouvernement Ferry nous menaçaient en France, il fut question de venir fonder en Canada. Dans nos récréations, nous nous entretenions, nous alors étudiants en théologie, au couvent de Bourges, de ce pays lointain. Mais que pouvions nous en dire ? On savait seulement qu'il y fait un froid très-vif, que l'hiver y est rigoureux. Je me rappelais avoir lu autrefois dans plusieurs ouvrages peu nombreux, quelques détails sur les indigènes de ces contrées ; le nom des Hurons et des Iroquois ne m'était pas inconnu. Je savais que les uns avaient été les alliés des Français, tandis que les autres tenaient pour les Anglais. C'est à peu près tout ce que je savais du Canada. J'oubliais de dire que le nom de Québec me rappelait la capitale du pays.—Nous enverrait-on en Canada ? c'est ce que nous ignorions ; nous l'aurions souhaité en partie ; mais pour demander à y aller, on n'était pas trop pressé ; les glaces, les neiges si abondantes qu'on y trouve refroidissaient un peu notre amour pour un pays qu'on nous disait très-catholique.

Arrivèrent les expulsions, et nous fûmes dispersés ; les uns partirent pour l'Espagne, d'autres pour l'Angleterre. Avant de me rendre dans cette dernière contrée, mes Supérieurs m'envoyèrent quelque temps en Italie. Il n'était plus question pour nous, jeunes religieux, d'aller en Amérique.

Toutefois la fondation d'un Couvent était résolue. Le T. R. P. Othon, notre Ministre Provincial actuel, alors au couvent de N. D. de Loreto, en Espagne, était désigné avec un autre Père pour venir en Canada, lorsque la mort du Gardien de Loreto arrêta les préparatifs commencés du départ. La fondation projetée n'eut pas lieu. C'était en 1881.

Cependant le R. P. Frédéric venait, vers cette époque, des Lieux Saints prêcher en Canada ; mais sans s'y fixer, car il retourna en Palestine pour revenir vers 1888 établir le Commissariat de Terre-Sainte aux Trois-Rivières. En 1889, le R. P. Fulcran venait le rejoindre avec le frère Florian. La Providence préparait tout doucement les voies.

En cette même année 1889, la France porta une loi qui astreint tout le monde au service militaire. Ce n'est pas ici le lieu d'apprécier cette loi ; mais il saute aux yeux de tous qu'elle n'est point en faveur des vocations religieuses. Cependant Dieu appelle certaines âmes à le servir dans le cloître et non à la caserne. Comment désormais, ces âmes pourraient-elles répondre à l'appel divin ? porter les armes pour le service du Roi des rois ? livrer des combats tout spirituels aux plus furieux des ennemis des âmes et des nations, de la France en particulier ? On se le demandait et on ne savait trop comment y répondre. Et toutefois Dieu y avait pourvu.

Dans cette loi même, exception était faite en faveur des jeunes gens qui habiteraient hors d'Europe avant un certain âge. C'était une porte de sortie ménagée par la divine Providence qui voulait enfin faire réussir notre fondation en Canada, arrêtée depuis dix ans. Au commencement de 1890 le T. R. P. Provincial fit de nouvelles démarches en vue de cette fondation dont il parla à ses religieux. L'un d'eux se mit à la disposition du T. R. Père pour être envoyé, s'il le jugeait utile au succès de cette œuvre. Sa Paternité le remerciait de son offre, mais lui disait de ne pas penser à ce départ. Le religieux n'insista pas et ne songeait plus à la chose, lorsque un peu plus tard, au moment où tout semblait terminé pour lui, le T. R. P. Othon, guidé par les vues secrètes de Notre-Seigneur, le choisissait pour venir commencer cette nouvelle communauté à Montréal. Ainsi l'homme propose et Dieu dispose ! Bien souvent, c'est lorsque une chose semble ne devoir pas réussir, que la main divine se fait doucement mais fortement sentir. Apprenons donc à nous confier de plus en plus en notre Père Céleste qui agit toujours avec nous pour le mieux.

Sur l'avis du Révérendissime Père Général, le T. R. P. Othon venait lui-même en Canada pour régler les derniers détails de notre installation à Montréal et pour choisir un local convenable. Sa Paternité après une fort mauvaise traversée arrivait à Montréal le 29 mai et se rendait chez les Messieurs de S. Sulpice ; à table on le plaçait à côté de M. le Curé de S. Joseph. Dans l'après-midi, après avoir présenté ses hommages à Monseigneur l'Archevêque et à M. le Vicaire Général, dont il recevait un accueil très-bienveillant, le T. R. P. Othon se mettait en devoir de chercher le toit où devait s'abriter la future communauté. On lui indiqua diverses maisons, mais le

T. R. Père ne les trouva pas en rapport avec nos besoins ; l'une était trop belle, l'autre trop petite. Ces courses inutiles ennuyaient bien un peu notre cher Provincial.

Or, S. Joseph, pour qui le T. R. P. Othon a une dévotion spéciale, voulut bien aider son dévot serviteur. Lorsque le T. R. Père reçut l'obédience du Ministre Général l'envoyant en Canada, il eut aussitôt recours à S. Joseph, et lui confia la mission que la sainte obéissance lui imposait. Il le pria de choisir lui-même l'endroit le plus convenable pour établir un couvent, lui offrant d'en être le titulaire.—Le 30 mai, toujours confiant en son céleste protecteur, le T. R. Père allait en pèlerinage à la chapelle de l'hospice S. Joseph ; là, il célébrait sa première Messe dans la ville de Montréal, en l'honneur du glorieux Père nourricier de Jésus.

Le soir même, M. Leclerc, Curé de S. Joseph venait spontanément offrir au T. R. P. Provincial une habitation pauvre, assez vaste, contiguë à son presbytère et appartenant à la Fabrique de son église paroissiale. Notre Séraphique Père l'aurait aimée presque à l'égal de Rivo-Torto ; aussi elle fut acceptée sans peine : S. Joseph nous voulait chez lui, dans un local modeste comme sa maison de Nazareth.

Bientôt les ouvriers firent les aménagements indispensables, et le 24 juin, Mgr Fabre, Archevêque de Montréal bénissait la petite chapelle du nouveau couvent. M. Marchal, Vicaire Général, adressait un mot à la foule des fidèles accourus pour assister à cette cérémonie et nous prouva leur sympathie. Nous n'avions pas besoin de cette marque d'attachement ; heureux de nous voir arrivés à Montréal, les Tertiaires s'étaient empressés de nous procurer les objets indispensables à une première installation, et avec eux, les habitants de la ville de la Ste-Vierge n'ont cessé de nous donner le nécessaire. Que tous en reçoivent ici nos bien sincères remerciements.

Ce 24 juin était une date notable. En ce jour, l'Eglise et le Canada en particulier, solennisent la naissance du saint Précurseur de Jésus. En ce jour, il y a de cela 275 ans, le P. Le Caron, un franciscain, célébrait pour la première fois, sur la terre canadienne, le saint Sacrifice de la Messe.—En outre, S. Jean-Baptiste était le patron donné à N. P. S. François au baptême, et c'est aussi le patron du gardien (ou supérieur) de la nouvelle communauté. Dieu a-t-il voulu, par toutes ces coïncidences, signifier que comme S. Jean Baptiste, nous serions ses précurseurs

pour les œuvres qu'il accomplira, dans l'avenir, au Canada ? qui vivra, verra.

En attendant, le peuple Canadien vient nous voir et prier dans notre modeste chapelle. Le couvent lui semble bien indigne et trop pauvre ; mais nous nous y trouvons heureux : la pauvreté n'est-elle pas l'héritage que Notre Père nous a transmis comme son trésor le plus précieux. N'est-ce pas par la Pauvreté que nous attirons les grâces du bon Dieu sur ceux, bien nombreux, qui nous demandent le secours de nos prières ? Si quelques-uns sont exaucés, n'est-ce pas parce que Dieu accorde toujours au pauvre sa demande ? Pourquoi notre chapelle semble-t-elle si pieuse, si favorable au recueillement et à la prière ; pourquoi attire-t-elle tant d'âmes désireuses de se jeter dans le Cœur de Jésus, sinon parcequ'elle est simple, petite, pauvre ; son principal ornement est la divine Eucharistie renfermée dans le petit tabernacle ? Oui, bons Canadiens, ce qui vous semble intolérable est précisément ce que nous préférons, ce qui nous rend les vrais fils de S. François et vous méritera le plus de grâces. Tant que nous serons vraiment pauvres nous vous serons utiles ; plus nous serons fidèles à Dame Pauvreté, tant chérie par notre Père, plus nous ferons de bien parmi vous ; au contraire, le jour où nous délaisserons la sainte Pauvreté, nous deviendrons, selon le mot de Jésus-Christ, un sel affadi bon à être jeté sur les chemins et foulé aux pieds.— Vos prières, je l'espère, nous préserveront de ce malheur !

F. JEAN-BAPTISTE, M. OBS.

NOUVELLES DE L'ORDRE.

LES FRANCISCAINES, MISSIONNAIRES DE MARIE.

Nous ferons connaître à nos lecteurs, dans un prochain numéro, l'Institut récent de nos chères sœurs du Tiers-Ordre Régulier, sous le beau titre de missionnaires de Marie. *Cet Institut a son origine aux Indes Orientales où il fait des prodiges.* Les dernières nouvelles de Méliapour, où nos Sœurs ont une maison qui date d'hier, nous annoncent que le chiffre des malades soignés en un seul

jour, au dispensaire, s'est élevé au chiffre de *trois mille huit-cent-soixante-et-huit* !

Nos Sœurs nous ont communiqué une curieuse histoire qui intéressera nos lecteurs : c'est l'histoire d'une païenne, dictée par elle-même. La Révérende Mère M. de B. l'a traduite littéralement du Tamoul, sans y apporter la moindre correction.

I. AILAYE, LA PAÏENNE.

O mère, puisque vous voulez mon histoire, la voici :

Je suis née à Combacounam. Nous sommes des *endeyens* (bergers). Mon père, selon sa caste, était pasteur de troupeaux ; ma mère l'aidait ; elle se nommait *Alamen*, et mon père *Ragaconan*. Quatre frères m'appelaient leur sœur. Moi, j'avais pour nom, *Aïlaye*. Père, mère, frères, avaient au cœur beaucoup d'affection pour moi. La raison c'est que j'étais la seule fille. On ne me faisait pas travailler ; je jouais du matin au soir. Ainsi, jusqu'à dix ans coula ma vie. Mes parents étaient dévots dans leur religion ; bien souvent ils allaient à la pagode offrir leur sacrifice. L'usage du pays où je suis née était d'y aller le vendredi. Notre dieu s'appelait *Siranga-Nayaguen*. Avant d'arriver à lui, quatre sanctuaires il fallait passer : dans chacun était une idole ; près d'elle une fontaine dans laquelle il fallait se baigner. A côté des eaux sacrées, étaient des brahmes auxquels on devait remettre une pièce de monnaie. Ainsi purifié, on entrait dans la pagode. Les grandes offrandes se faisaient alors ; un autre brahme les recevait, en gardait la moitié pour lui et ses frères, puis il remettait l'autre aux brahmes qui offraient le sacrifice. Quand ils avaient accompli la cérémonie, ils rendaient à mon père sa part de ce qui avait été offert en sacrifice et nous retournions à la maison où on mangeait les offrandes avec une grande piété.

Quand toute la famille allait ainsi à la pagode pour sacrifier, on m'appelait en disant : " Aïlaye, viens avec nous " mais moi je répondais : " *Matten* " (Je ne veux pas.) Et quand de force on m'emmenait, arrivée à la porte, je refusais d'entrer et nul ne triomphait de ma résistance. Si dans mes souvenirs d'enfant j'en cherche la raison, je me souviens d'abord que j'étais très dégoûtée de la statue de *Siranga-Nayaguen*. L'idole était couchée, noire et sale, toute remplie d'huile et je me disais : " Si tu vas là, tu te

saliras ; donc, *Matten!* ” Et je restais dehors pendant que mes parents faisaient leur offrande.

Une autre raison, la principale peut-être, c'est qu'il y avait dans mon cœur une forte rancune contre ce *Souami* (Seigneur).

Un jour ma mère avait préparé l'offrande pour le sacrifice. C'était du beurre, des fruits, de la farine. Le tout était dans un petit panier. Moi, qui avais alors cinq à six ans, je vins et ne voyant personne dans la maison, je me mis à manger des bananes et je pris de la farine. Quand ma mère revint, grande fut sa colère. Elle appela tous mes frères, demandant qui avait pu faire ce crime ? Tous, l'un après l'autre répondirent : “ ce n'est pas moi ! ” Alors on me fit venir ; la farine était encore sur ma *silée* (toile qui enveloppe les indiennes) et mes petits doigts étaient tout blancs. Ma mère s'écria : “ malheureuse ! qu'as-tu fait ? puis-je maintenant oser aller donner au *Souami*, ton *Yetsi* ? (reste) ” et s'élançant, elle allait me battre, quand mon père arrivant, la gronda à son tour de s'emporter ainsi. Comme conclusion, on me laissa aller et on prépara une autre offrande. Mais je me dis en moi-même, il m'en souvient : “ Quoi ! j'irais à ce *Souami* pour qui j'ai été presque battue “ *matten.* ” Et depuis, en effet, pas une fois, je ne voulus entrer dans sa pagode. Là se borne tout ce qui a marqué dans ma mémoire comme souvenir de ma première enfance. Selon l'usage de ma caste, à dix ans mes parents me marièrent. Celui auquel ils m'unirent était mon cousin et s'appelait *Caunou-Souami* (le Seigneur Caunou). Il était seul fils et avait beaucoup de richesses. Ses parents avaient pour lui une grande tendresse. Après la cérémonie du mariage, encore selon l'usage de ma caste, je restais deux ans dans la maison de ma mère. Quand j'allai dans la famille de mon mari, j'avais atteint ma douzième année. Son père et sa mère nous donnèrent une petite maison près de la leur, nous restions là, chez nous, tous les deux.....

(A suivre)

QUICONQUE est jaloux du bien que Dieu dit et fait en son frère, blasphème en quelque manière, parcequ'il jalouse le Très-Haut lui-même, auteur de tout bien.

—S. François d'Assise.

CONNAITRE DIEU ET JÉSUS-CHRIST

VOILA LA VIE ÉTERNELLE.

I

“ Quiconque veut être sauvé, doit, avant tout, tenir la foi catholique. S’il ne la conserve dans toute son intégrité et sa pureté, il périra certainement.” Tel est, chers Tertiaires, l’enseignement contenu dans le symbole de St-Athanase ; symbole inséré par l’Eglise dans le Bréviaire et que les prêtres récitent tous les dimanches ordinaires.

Ce n’est pas sans raison que l’Eglise remet en mémoire à ses ministres cette affirmation d’un de ses enfants ; car Notre-Seigneur lui a confié pour le garder et le développer, le dépôt de la foi. Et l’histoire nous apprend que les nations qui, par ignorance ou autrement, ont laissé s’altérer ou diminuer chez eux le dogme catholique, ont en même temps laissé s’amoindrir et se détériorer le flambeau de la raison naturelle, se sont elles-mêmes ravalées parmi les autres peuples.

Aussi, pour contribuer au développement et à la prospérité du peuple Canadien, avons-nous songé à traiter des principales vérités dogmatiques de notre foi. Pour nous rendre plus intelligible, à un grand nombre de lecteurs qui n’ont jamais fait d’études théologiques, nous avons mis notre enseignement en forme de dialogue, je suppose une conversation entre un fils et son père.

— Cher Père, je vous ai entendu lire l’autre jour un passage de l’Evangile qui m’a frappé : je me suis demandé ce qu’il veut dire, car il renverse mes idées.

— De quoi s’agit-il, cher enfant ? Quelle parole de l’Evangile n’as-tu pas comprise ?

La voici : “ Connaître Dieu et Jésus-Christ, voilà la vie éternelle.” Je ne vois pas comment connaître c’est vivre. Jusqu’à présent j’avais cru que vivre c’est agir, se remuer. Ne dit-on pas d’une personne qui ne peut plus se remuer qu’elle est morte ? Quand on dit d’une eau qu’elle est vive, c’est qu’elle coule, qu’elle est en mouvement. Vous disiez dernièrement en parlant d’une plante qu’elle était morte, parce qu’elle ne donne plus de feuilles, de fleurs, que la sève ne circule plus en elle.

—Mon fils, il est vrai que telle est la manière ordinaire de parler ; mais tu dois le savoir, dans la conversation, le langage est loin d'avoir toute la précision voulue. Du reste, beaucoup de savants, paraît-il, adoptent comme chose vraie tes idées sur la vie. La vie, disent-ils, c'est le mouvement. Un être vivant, c'est celui qui se meut.

—Je ne me suis donc pas trompé ?

—D'après ces savants, non ; mais il me paraît que d'après la Sainte Ecriture, on peut et on doit dire mieux. Tiens, prends cette Bible, ouvre-la à la première page, et lis-moi ce qui a rapport à la création des plantes et des animaux.

—“ Dieu dit : Que la terre germe l'herbe verte en faisant sa semence, ainsi que l'arbre fruitier faisant son fruit...Et il en fut ainsi. Car la terre donna l'herbe verte et faisant sa semence selon sa nature, et l'arbre faisant son fruit.” Voilà pour les plantes, voici maintenant pour les animaux. “ Dieu dit : Que les eaux produisent des reptiles à âmes vivantes et les volatiles sur la terre sous le firmament du Ciel. Et Dieu créa les monstres marins et tout être vivant et se mouvant...” Plus loin, Dieu dit encore : “ Que la terre produise encore âme vivante dans son genre : des quadrupèdes, des reptiles, et les bêtes terrestres suivant leurs espèces. Et il en fut de la sorte.” —Jusqu'à présent, cher Père, je ne vois pas à quoi ces paroles du divin livre vont aboutir.

—Patience mon fils. Mais remarque d'abord que Dieu en parlant des plantes ne dit rien de leur âme ; il ne les suppose pas *animées* ou *vivantes*, car ces deux mots ont à peu près la même signification ; tandis qu'il attribue aux bêtes une âme vivante ; la différence entre les animaux et les plantes est bien remarquable. Mais passe un peu plus loin ; lis-moi les deux derniers versets de ce premier chapitre de la Genèse, tu trouveras un nouveau détail.

—“ Dieu dit à l'homme : Voilà, je vous donne toutes les herbes et tous les arbres de la terre pour votre nourriture et pour la nourriture des animaux terrestres, des oiseaux du ciel et de tous les êtres qui se meuvent sur terre dans lesquels se trouve une âme vivante.”

—Bien, mon enfant ! tu peux remarquer que dans ce nouveau texte, les bêtes sont considérées comme ayant une âme vivante, tandis que les plantes ne sont pas animées. Ensuite, puisque Dieu donne à tous les vivants

les plantes pour nourriture, tu dois conclure de là que réellement ni les herbes ni les arbres ne sont animés ; qu'ils ne vivent pas. Et de fait, les végétaux ne se donnent pas le mouvement ; ils le reçoivent du dehors ; ce mouvement dépend de l'air, de la chaleur et d'autres circonstances, lesquelles venant à manquer, le mouvement s'arrête en elles.

—Mais n'en est-il pas de même chez les animaux ? Quand ils manquent d'air ou de chaleur, ils n'ont plus de mouvement, ils meurent.

—C'est vrai ; toutefois, remarque bien que les animaux sont comme des plantes vivantes. Je veux dire qu'ils ont la végétation comme les plantes, et de plus la vie. Quand tu auras étudié l'histoire naturelle, tu sauras qu'il y a en eux deux sortes de nerfs ; les uns qui servent à la végétation, les autres à la sensibilité. C'est pourquoi je les appelle des plantes vivantes. La respiration des bêtes est le pendant à la respiration des plantes ; il faut, pour entretenir cette respiration, de l'air et de la chaleur ; quand ces deux conditions manquent, les organes végétatifs se disloquent, et l'âme, qui anime la bête, ne peut plus rester unie au corps, l'animal meurt. La bête ne se donne donc pas la respiration ; la plante non plus. Donc la vie n'est pas dans ce mouvement-là.

—Mon Père, vous avez dit que si les plantes étaient vivantes Dieu ne les donnerait pas en nourriture aux animaux. Pourquoi cela ?

—C'est que Dieu n'a pas fait la mort ; il ne veut pas la mort, même la mort des animaux. Prends de nouveau la Sainte Ecriture, et lis la fin du chapitre sixième qui parle du futur déluge.

—“Voici que je vais amener les eaux du déluge sur la terre et je détruirai toute chair dans laquelle il y a un esprit de vie ; mais je ferai un pacte avec toi, tu entreras dans l'arche, toi et tes fils, ta femme et les femmes de tes fils avec toi. Tu introduiras aussi *pour qu'ils vivent* une paire de tous les animaux, soit quadrupèdes, soit volatiles, soit reptiles.”

—Tu vois, Dieu fait entrer une partie des animaux avec Noé dans l'arche, *afin qu'ils puissent vivre*. Mais l'intention divine me semble plus visible encore dans la réponse que Dieu fit plus tard à Jonas à propos de Ninive. Tu sais que le prophète se fâchait de ce que le Seigneur ne détruisait pas selon sa parole cette grande cité ; que dit le créateur à son envoyé ?

— Tu te désolés au sujet d'une plante que tu n'as pas cultivée ni fait croître ; qui, née dans une nuit, a péri dans une nuit ; et moi je n'épargnerais pas la grande ville de Ninive dans laquelle il y a plus de cent vingt mille hommes qui ne savent pas discerner leur main droite de leur main gauche et *une multitude d'animaux ?*"

— Ainsi donc, les animaux qui se trouvent à Ninive sont une raison d'épargner la grande ville. Dieu tient donc à la vie des animaux ; aussi fait-il un pacte après le déluge, non seulement avec Noé, mais avec les bêtes de la terre. Lis-moi encore quelques versets du neuvième chapitre de la Genèse :

— " Dieu dit à Noé et à ses fils : Voici, j'établirai mon alliance avec vous et votre postérité, et avec toute âme vivante qui est avec vous, tant des quadrupèdes que des oiseaux et que de toutes les bêtes de la terre. Et tel est mon pacte : désormais les eaux du déluge ne détruiront plus toute chair. Et voici le signe de ce pacte : quand je couvrirai le ciel de nuées, mon arc apparaîtra sur le nuages, et je le verrai, et je me souviendrai du pacte que je fais avec vous et avec toute âme vivante qui anime la chair.

— Donc, mon fils, Dieu ne veut pas la mort ; celle-ci est le résultat du péché, comme l'enseigne St-Paul. S'il donne les plantes comme nourriture aux bêtes, c'est que les plantes ne sont pas vivantes. Une autre preuve bien frappante, c'est que ni les hommes ni les animaux ne veulent mourir. Vois la brute qui aperçoit le danger, qui pressent qu'on veut lui enlever la vie ; comme elle cherche à fuir, comme elle crie, comme elle se défend ! Pieds ou pattes, ongles ou griffes, bec, dents, cornes, aigillon, elle emploie tout pour repousser l'agresseur, pour conserver la vie. — Tu peux tailler, trancher dans la plante, elle ne bouge pas.

— Mais alors, mon Père, qu'est-ce que la vie ?

— Cher fils, je vais essayer de te le faire comprendre. Bien que Dieu t'ait doué d'une certaine intelligence, je crains que tu ne puisses facilement saisir une chose aussi subtile ; ton âge ne le permet guère ; néanmoins comme il est nécessaire que tu le comprennes pour savoir le sens de la parole évangélique : " Connaître Dieu et Jésus-Christ, voilà la vie éternelle", je m'efforcerai d'être simple et clair.

— Merci de tout mon cœur, cher Père, je vous en aimerai davantage. Je vous écoute.

—Le mouvement spontané dans l'animal me semble le signe de la vie ; mais, suppose, à mon avis, autre chose. Par exemple, le chat qui flaire la souris, désire la prendre ; pour cela il se met en mouvement. Ainsi le mouvement que se donne le chat pour atteindre sa proie suppose en lui la connaissance. Si le chat ne connaissait pas la souris, il ne la désirerait pas, il ne se remuerait pas pour l'attraper. Il me paraît donc que la connaissance est la marque distinctive de l'être vivant, et que *vivre c'est connaître*. Tiens, voici une personne dont le bras est paralysé ou endormi. On a beau le pincer, le piquer, le brûler, il ne sent rien : ce bras est mort. Quand il sentira, quand il connaîtra ce qu'on lui fait subir, il sera vivant. Ces jours derniers on disait d'un de nos voisins qu'il *mène la vie*. Dieu te préserve de jamais tomber dans ce défaut, mon cher enfant ! C'est un triste personnage qu'un jeune homme qui mène la vie. Car il ne se refuse aucune des jouissances de ce monde, rien de ce que son cœur corrompu désire. On peut lui appliquer ce passage de la sainte écriture : " L'homme élevé par Dieu en dignité n'a pas compris sa grandeur ; il s'est comparé aux brutes, et il leur est devenu semblable !" Ah ! mon cher enfant, n'oublie jamais que tu es encore plus le fils de Dieu que le sien. Conduis-toi toujours bien, ne mène jamais la vie !

—Avec la grâce de Dieu, cher Père, j'espère ne pas tomber si bas. Je ne veux pas vous déshonorer.

—Merci, mon bon fils, et que Dieu te bénisse. Mais pour en revenir à ce que je voulais dire : mener la vie c'est vouloir *connaître par expérience* ce que peuvent nous donner les créatures bonnes ou mauvaises. Ici encore, tu le vois, vivre c'est connaître.

—De sorte, mon cher Père, que la vie éternelle consiste à connaître l'Éternel, c'est-à-dire Dieu ?

—C'est cela même. J'aurais à ajouter encore quelques réflexions pour être complet ; ce sera pour une autre fois, terminons par une belle prière que je trouve dans les Soliloques de St-Augustin.

O lumière de l'esprit, ô vérité brillante, ô vraie clarté qui illumine tout homme venant en ce monde, chassez les ténèbres qui couvrent l'abîme de mon esprit, afin que je voie en vous comprenant, que je vous connaisse en vous embrassant, et que je vous aime en vous connaissant. Quiconque, en effet, vous connaît, vous aime et s'oublie ; il vous aime plus que lui-même, il se délaisse et vient à

vous afin de se réjouir de vous. Voilà Seigneur pourquoi je ne vous aime pas autant que je le dois, je ne vous connais pas suffisamment. Illuminez donc votre aveugle, et dirigez ses pas dans la voie de la paix que procure la vie éternelle.

FR. JEAN-BAPTISTE M. Obs.

(A suivre.)

LE JOUR DE L'AN AU COUVENT DES PÈRES DE TERRE-SAINTE, A JÉRUSALEM.

Mon Rév. Père,

Nous avons appris avec plaisir que vous allez publier une Revue au Canada. Le Canada est très-connu ici : le Père Frédéric en a tant parlé au retour de son premier voyage. Il a raconté tant de merveilles que nous avons cru, nous autres Orientaux, que c'était aussi un pays très-extraordinaire.

Vous m'invitez à vous adresser des nouvelles de Terre-Sainte. Les Canadiens, eût encore le Père Frédéric aiment beaucoup la Terre-Sainte : moi, je ne sais pas très-bien le Français : ce n'est pas ma langue maternelle : je vous dirai donc les choses comme elles viennent : vous arrangerez vous-même mon style comme il vous plaira. Je vous ferai de mon mieux la description de tout ce qui peut faire plaisir aux Canadiens. Je parlerai de nos Fêtes religieuses dans tous les Sanctuaires ; je dirai même comment on vit dans nos paroisses et dans nos couvents, ce sera bien long ; il faudra plusieurs années : *malesch*, comme on dirait ici : c'est égal, patience ! Je commence par le jour de l'an au couvent de Saint Sauveur, dont je suis un des religieux pour le moment.

L'Eglise du Couvent est en même temps l'église de la paroisse : la veille, au soir, 31 décembre, la communauté chante matines ; au *Te Deum* de l'Office canonial, on sonne à grandes volées nos cinq belles cloches, pour avertir les ouvriers qui travaillent dans nos ateliers, les orphelins qui apprennent un métier, les orphelins de la maîtrise, et enfin toute la paroisse ; l'office canonial terminé, avec l'exposition solennelle du Très-Saint-Sacrement à Laudes, nous chantons un salut très-solennel pour

remercier le bon Dieu de toutes les grâces reçues dans l'année, (nos Orientaux aiment beaucoup ça) nous chantons avec grande ferveur le *Te Deum*, et tout le monde se retire content. La nuit est silencieuse et recueillie : s'il y a des pèlerins, ils vont volontiers au Très-Saint-Sépulcre. Nos Pères y font l'office solennel, la nuit. Le lendemain, 1er janvier, jour de l'an, nos Frères Convers se lèvent, comme toujours, de bonne heure. Le Frère Sacristain, qui est un vieillard, a l'habitude, lui, de se lever toutes les nuits vers minuit : il ouvre l'église, renouvelle les lumières dans toutes les lampes, et prépare sa sacristie. Les autres frères arrivent les uns après les autres ; les plus vieux qui se lèvent les premiers, disent, avec grande charité, aux plus jeunes de dormir un peu plus ; rendus à l'église, ces bons Frères se confessent, font le chemin de la Croix, disent leur long office des Pater, et se préparent à la sainte Messe et à la sainte Communion, que plusieurs font tous les jours. Dans l'intervalle les Pères se lèvent aussi, quand ils veulent : seuls les jeunes Religieux, qui étudient la Théologie, au nombre de quinze à vingt, pour ne pas tomber malade, par obéissance, restent au lit. Il y a toujours plusieurs Pères qui se lèvent de grand matin : on dit une première messe, encore dans la nuit, et une autre d'action de grâces. Au lever de la Communauté, les Frères Convers vont prendre le déjeuner : une tasse de café noir, avec une miette de pain, s'ils le veulent. On sonne la cloche : tous viennent à la prière ; le chœur psalmodie Prime et Tierce. Les Pères et les Frères, attachés aux différents sanctuaires s'y rendent alors : à la sainte Grotte de Gethsémani ; au Jardin des Olives ; au Sanctuaire de la Flagellation, à Notre Dame des Sept Douleurs, etc, etc. Les autres Frères et tous les Pères libres peuvent aussi aller à la Basilique du Très-Saint-Sépulcre.

À l'heure marquée, on chante solennellement Tierce suivie de la Grand'Messe : le Consul de France, en grand costume, avec tout le personnel du Consulat, a coutume d'assister à cette messe le jour de l'an ; les dimanches ordinaires, il y a une messe spéciale pour le Représentant de la France catholique, protectrice des Saints-Lieux.

La Messe solennelle est suivie, après un petit intervalle de Sexte et None ; après quoi, toute la communauté se rend au réfectoire ; on doit y garder toujours un rigoureux silence, d'après les Bulles des Souverains Ponti-

fes qui règlent tout en Terre-Sainte ; on fait toujours la lecture durant tout le repas qui est bien modeste. Après le dîner, nous faisons une petite récréation de règle, et chacun en ensuite libre de se retirer. A deux heures, les vêpres très solennelles, suivies de la bénédiction du Très-Saint Sacrement : durant le salut, on chante le *Veni-Creator*, pour invoquer le Saint Esprit et le prier d'éclairer notre esprit et de mettre dans nos cœurs un grand amour pour le bon Dieu, à l'occasion de l'année qui commence. L'office terminé, les Fidéles se retirent ; les Frères peuvent aussi faire une petite promenade ; ils en profitent ordinairement pour visiter quelque sanctuaire, ou pour assister à la *Grande Procession* du Très-Saint Sépulcre.

Le Révérendissime Père Custode, avec tous les Pères qui forment son conseil (et que la Bulle du Pape appelle : *Pères Discrets de Terre-Sainte*) va faire officiellement la visite de bonne année à Son Excellence le Patriarche, et au consul Protecteur. Le temps est très-court, et bientôt l'on sonne l'office de Matines, suivies de la prière pour les Bienfaiteurs de la Terre-Sainte. De l'église l'on se rend de nouveau au réfectoire pour le souper. Le souper terminé, commence une cérémonie qui est spéciale au couvent de Jérusalem. Après les grâces, tous les religieux tombent à genoux, et chantent solennellement, à deux chœurs, le *Veni Creator* : ce chant terminé, le Révérendissime Père Custode invite tous les religieux à reprendre leur place à table. Sa paternité Révérendissime tire alors d'une urne, et un à un, le nom de tous les Religieux du couvent qu'il annonce à haute voix : le Très-Révérend Père Custodial, assis à sa droite, tire de son côté, le nom d'un saint, qui sera le spécial protecteur de chaque Religieux pour toute l'année qui commence. Un prix est attaché aux principaux saints : il consiste en une certaine quantité (pas très-grande) d'objets de Terre-Sainte, que le Religieux gagnant pourra distribuer, soit à ses parents et amis, soit aux Bienfaiteurs de la Terre-Sainte. Le Très-Révérend Père procureur général, assis à la gauche du Custode, tire, lui, une sentence de la Sainte Ecriture que chaque religieux devra spécialement méditer, tous les jours : enfin un quatrième Dignitaire, tire le nom d'un Religieux défunt, pour lequel il faudra aussi particulièrement prier, toute l'année, et tout le monde se lève. On chante le *Libera me*, etc., pour tous les Religieux morts durant l'année qui vient de

s'écouler, et l'on se retire : l'heure est déjà avancée dans la nuit !

C'est ainsi que l'on passe le jour de l'an au couvent des Pères de Terre-Sainte à Jérusalem !

FR. X. FRANCISCAIN DE TERRE-SAINTE.

LE CORDON DE S. FRANÇOIS.

Bien des personnes s'imaginent que les Cordigères de S. François d'Assise n'ont plus aucune indulgence ; on leur a dit que le Souverain Pontife a tout retranché. — C'est une erreur répandue par l'esprit du mensonge, je veux dire par Satan. Ce malin esprit toujours jaloux de l'homme, toujours ennemi de S. François, dans lequel il connaît un adversaire formidable, ce malin esprit, dis-je, sait qu'en répandant ce faux bruit il portera les fidèles à délaisser ce Cordon béni qui les met sous la protection du Séraphin d'Assise, et par conséquent, les privera de grands secours pour opérer leur salut. C'est ce qui est arrivé : beaucoup se sont dit : Il n'y a plus d'indulgences attachées au Cordon ; à quoi bon le porter ? Et elles l'ont délaissé.

Ce raisonnement n'est pas juste, car les indulgences ne sont qu'un surcroît. L'essentiel, c'est la protection de S. François—Mais à part cela, il est bon que les Cordigères sachent *qu'ils ont conservé leurs indulgences.*—En terminant nous les avertissons cependant qu'ils n'ont aucun droit à l'*Absolution générale.*—Pendant longtemps ils pensaient jouir de cette faveur. Des personnes très-zélées le leur avaient dit ; mais sans preuve suffisante. Sa Sainteté Léon XIII, consultée il y a quelques années, a répondu que les Cordigères ne jouissent pas de cette faveur. La question est donc désormais bien tranchée. Mais, je le répète, on ne leur a pas enlevé leurs indulgences. Ils en ont même reçu de nouvelles. Nous reviendrons sur ce sujet, et nous rappellerons plus en détail les principales indulgences dont l'Eglise a enrichi les Cordigères.;
